

pays, et peu voyagent en ce moment, car depuis notre départ de Tientsin, il y a deux jours, nous n'en avons pas vu une seule.

Après 36 heures de chemin de fer, nous arrivons enfin à Hsingmintun, le terminus de la ligne.

Voilà où les difficultés vont commencer. C'est une petite ville complètement chinoise; il n'y a qu'un Européen, un missionnaire français.

Hsingmintun devient une place très importante, car tous les jours arrivent plusieurs tonnes de marchandises pour l'armée russe.

La contrebande de guerre se fait sur une grande échelle pour les Russes.

Nous sommes forcés de coucher à la belle étoile ou dans les wagons il n'y a que des hôtels chinois, tous remplis.

Impossible d'avoir un repas, à moins de manger de la sale cuisine chinoise.

Rien à vendre il n'y a pas de magasins vendant des marchandises européennes.

Rien à manger, pas même de l'eau propre pour boire.

Après 24 heures de privations, je résolus de retourner en pays civilisé, lorsque je rencontrai quatre marchands français en route pour Tisling, où est le gros de l'armée russe.

On est à 40 milles de Moukden, mais la route n'est pas sûre, les communications sont souvent coupées par les Hunghutzes et les Japonais.

Ces commerçants emportent 10 tonnes de marchandises, liqueurs et conserves, qui se vendent le double du prix à l'armée russe.

Ils ont aussi 1,000 cartouches et plusieurs fusils et revolvers pour se défendre contre les brigands Hunghutzes, qui sont nombreux dans ce pays.

La Société de la Croix Rouge chinoise expédie 300 réfugiés chinois, venant de Moukden et du théâtre de la guerre.

Ces malheureux sont sans argent; leurs foyers et leurs récoltes ont été dévastés par les combattants.

La Croix Rouge leur donne un transport gratuit de Hsingintun à d'autres endroits au sud de la Chine.

Il y a plus de 10,000 de ces gens en ce moment à Moukden. Plusieurs n'aiment pas à quitter leurs maisons, principalement les femmes, car, pour eux, cela veut dire la perte totale de leurs effets de ménage, ce qui est une fortune pour eux.

En ce moment, les soldats des deux armées se servent des portes et des fenêtres des maisons chinoises pour faire du feu.

En guerre, c'est le droit du plus fort qui prime.

De Hsingmintun, il faut faire 11 milles en charette, jusqu'à la rivière Liao, où se trouve l'avant-poste russe.

Les charettes sont tirées par un poney chinois et cinq mulets, qui sont sans "guides", mais dirigés par le bout d'un fouet long de 9 pieds.

Les chemins sont en très mauvais état; les roues enfoncent très souvent jusqu'à l'essieu.

La route est bordée de hautes herbes, qui souvent servent de cachettes aux bandits, qui attaquent les convois de marchandises.

Notre convoi se compose de 30 voitures, 8 soldats chinois comme escorte, cinq Français et moi, avec une carabine et un revolver monstre qu'on m'a fourni.

Après cinq heures de marche, nous arrivons à la rivière, où se trouve 300 jonques chinoises en train de charger des marchandises de toutes sortes pour l'armée russe.

Il y a une douzaine de Grecs en train de charger des caisses de bières, vins et champagnes sur des jonques.

Les Chinois, eux, font la contrebande de produits et blés.

Ce que les Chinois transportent le plus par voiture pour Moukden et en jonque pour Tisling, c'est la ouate et le coton. Il doit en passer cent tonnes par jour.

La rivière a 50 verges de large et 3 pieds de profondeur; les voitures traversent à gué.

Un poste russe de 150 hommes est établi sur l'autre côté, qui est considéré territoire russe. Tous les Russes sont sur le côté Est de la rivière.

Pendant le chargement, je suis allé avec un marchand au camp russe, qui était à six milles, par affaire.

Le général nous fit demander et nous offrit une bouteille de bière. J'aurais préféré qu'il nous invitât à manger, j'en avais l'espérance : nous avions l'estomac creux, après 6 milles de marche le matin et 12 la veille.

Le général ne voulut pas nous laisser prendre de photographies; il avait l'air préoccupé, ayant reçu de mauvaises nouvelles le matin de Moukden: un détachement japonais avait interrompu ses communications.

Il nous engagea de ne pas aller à Moukden, la route étant continuellement attaquée par les Hunghutzes, où ils ont commis plusieurs vols et meurtres dernièrement.

Le général a sous ses ordres 8,000 hommes, dont 2,000 à 3,000 au camp, qui a des tranchées et beaucoup de canons, la balance divisée en détachements. Le long de la rivière, des avant-postes japonais jusqu'à Tisling; les camps sont à tous les 6 à 10 milles. La nuit ils communiquent entre eux par des signaux.

C'est une lumière stable qui donne des jets lumineux, un instant très vive et de suite presque éteinte.

En plus, chaque poste a un poteau entouré de paille, auquel on met le feu en cas d'attaque; cela sert de signal pour les postes environnants.

La Liao est une rivière peu profonde; les bords sont peu élevés; en ce moment, l'eau baisse tous les jours; on peut traverser à pied partout, de l'endroit où nous sommes jusqu'à sa source.

La vie est loin d'être agréable sur les jonques. Nous n'avancions que 6 à 7 milles par jour. Les marins, si tels on peut les appeler, débarquent continuellement pour lever la jonque avec des leviers, ou les pousser selon l'occasion, chaque fois qu'elle est échouée.

Partout on rencontre des bancs de sables mouvants à une profondeur de 15 pouces. Nos jonques, au nombre de six, tirent 20 pouces d'eau.

Il faut des heures de travail pour forcer une jonque au-dessus d'un banc de sable. La première forme un chenal pour les autres qui suivent.

Comm nourriture, il est possible d'acheter des poules, porcs et légumes, à des prix élevés, cependant meilleur marché qu'au Canada.

Malheureusement, nous n'avons pas d'ustensiles de cuisine; il faut tout faire cuire dans la marmite des Chinois, et de plus manger dans leurs tasses; ce n'est certainement pas un appétitif. Je recommande ce voyage aux dyspeptiques.

A plusieurs repas nous avons mangé du "corned beef" froid, chaud, rôti, bouilli, etc.

Un de nous montait la garde continuellement en cas d'attaque par les Hunghutzes.

Après quatre jours de ce genre de vie, je me décidai de laisser mes compagnons continuer leur voyage sans moi.

Au départ, le trajet jusqu'à Tieling devait se faire en quatre jours, maintenant, les Chinois prétendent, vu le manque d'eau, que le voyage prendra douze jours. Nous sommes partis depuis quatre jours et nous n'avons fait que 30 milles.

Après de longues recherches, de trouve deux fermiers qui consentent à transporter mes bagages jusqu'à notre embarquement, où je suis arrivé après sept heures de marche.

Pendant le voyage, nous avons continuellement la visite des soldats russes, en quête de liqueurs. Pendant que le sergent questionnait ou examinait les papiers, les autres faisaient main basse sur les bouteilles qui traînaient. Ces soldats semblaient avoir la gorge sèche.

A mon retour, comme le pays était dangereux, mes amis me prêtèrent un revolver (aussi gros qu'un canon) pour me défendre des voleurs.

Heureusement, je n'eus pas à m'en servir.

LES HUNGHUTZES

Les Hunghutzes ne sont ni plus ni moins que des voleurs de grand chemin.

Les chefs sont payés, par les Japonais, \$25 mexicains par mois pour ceux qui sont à cheval, et \$15 mexicains pour les hommes à pied.

Les armes et munitions sont fournies gratis par les Japonais.

Les trois-quarts des Hunghutzes sont des voleurs employés à la journée par les fermiers, qui se mettent en bande pour voler et assassiner qui que ce soit, s'il y a quelque chose à gagner.

La politique ne les intéresse pas du tout; ils aiment la guerre, car cela facilite leurs opérations et leur assurent l'impunité.

Entre eux et les Russes c'est une guerre à mort, les Russes étant les seuls qui cherchent à les supprimer.

Les Japonais les protègent pour harceler les postes isolés russes; les autorités chinoises ferment l'oeil.

Le 26 courant, les troupes chinoises vinrent aux prises avec les Hunghutzes. Les troupes impériales perdirent 250 hommes et 300 fusils.

Les Hunghutzes n'attaquent jamais la nuit, car le Chinois est superstitieux et n'aime pas à combattre après le soleil couché. C'est un bienfait pour les Européens qui voyagent sur le Liao

A. M. DUFRESNE.

POLITESSE CHINOISE

En Chine, lorsqu'on désire s'orienter sur la route à suivre, on n'adresse jamais à quelqu'un une question directe, ce qui paraîtrait grossier. Et si un voyageur dépourvu de tact s'y prenait de cette manière, la personne à qui il s'adresse ferait probablement la sourde oreille, et le touriste continuerait sa route en faisant des réflexions sur la stupidité de cette population campagnarde, ou, s'il est modeste sur sa prononciation imparfaite de la langue chinoise.

Mais chacun, indigène ou étranger, qui connaît les usages du pays, s'y prendra de la façon suivante:

— Mon frère aîné, toi qui porte un lourd fardeau; ou bien; Mon vénérable oncle, toi qui es occupé à faucher de l'herbe, oserais-je te déranger; je voudrais aller au bourg du Roc-Jaune; suis-je sur le bon chemin?

Après que la conversation est ainsi entamée d'une manière correcte, le Chinois est tout disposé à la continuer:

— Très bien, dit-il, va droit devant toi, et, quittant son chemin, il fera quelques pas avec le voyageur.

— Tu viens de Swatow, honoré élève? lui demande-t-il.

— Oui, mon oncle, nous avons quitté Swatow il y a trois jours.

— Ah! s'écrie-t-il alors, que tu es sage et que tu t'exprimes bien.

— Je n'ose accepter ton compliment; je t'ai dérangé et incommodé.

— Parler de dérangement! dit-il, mais ce sont là des façons! Porte-toi bien, et va doucement! Porte-toi bien!

— Porte-toi bien! réplique-t-on, car chacun tient à prononcer le dernier mot obligeant.

RIMEMBRANZA

Dis-moi tes premiers jours et leurs fraîches pensées,
Les beaux anges ailés qui planaient sur tes nuits,
Tes grands bonheurs d'enfant, tes grands petits ennuis,
Et tes illusions, fleurs au berceau laissées,
Et ces luttes de coeur, timides odyssées
Dont Clorinde plus mûre a souvent ri depuis.
Et ces amours craintifs, à regret éconduits,
Folles ombres du Dieu par le Dieu remplacées.
Des choses d'autrefois ne me dérobe rien;
J'aime à recomposer fil à fil ce lien
Qui jusqu'à l'infini me fait suivre ton âme.
Je suis comme un avare au désir frémissant
Qui, la main sur son or, étroit l'argent absent;
Moi, j'ai soif de l'enfant en possédant la femme.

JOSEPHIN SOULARY